**Reims 14 avril 2014**

**L’engagement à la lumière du message biblique**

**et des doctrines sociales des Eglises**

***1/ Un vocabulaire catholique***

Doctrine = pas un dogme – le dogme portant sur les affirmations directes de la foi, mais presque : une doctrine = un enseignement développé par un magistère, qui s’impose aux fidèles (malgré les différences de situation)

Sociale = avec la prise en compte de la dimension sociale de l’existence, là où le christianisme tend à privilégier une anthropologie qui favorise d’individu et l’interpersonnel

Les champs couverts par ce terme ‘social’ sont très larges : le domaine de l’économie, celui de la politique, de la gouvernance mondiale, de l’écologie, avec bien sûr sous-jacentes toutes les questions de justice sociale, mais aussi celui de la famille (voir *Projet* nov. 2012).

Un vocabulaire apparu à la fin du 19ème avec l’encyclique Rerum novarum, un vocabulaire contesté au moment de Vatican II et que Jn Paul II a remis à l’honneur

Un vocabulaire que le protestantisme ne fait pas sien : pas de magistère qui peut imposer une vision, pas de compréhension unique qui prétendrait être valable pour tous, mais des éléments de réflexion avec des approches plurielles ; avec cependant, presque pour tous, la conviction que l’engagement dans la société fait partie de notre responsabilité non seulement comme êtres humains, mais aussi comme chrétiens, et que cet engagement, pour les chrétiens, ne peut être indépendant de leur confiance au Dieu de Jésus et qu’il gagne à être nourri par une réflexion d’ordre théologique.

La démarche = un parcours historique pour marquer quelques grands repères, et un paragraphe plus rapide pour ressaisir les différentes figures théologiques possibles

***2/ Un parcours d’histoire*** qui révèle quelques façons – très différentes - de penser théologiquement la société et la responsabilité des chrétiens en son sein. Je me contente de poser quelques grands repères sans approfondir.

**Bibliquement**: justice (AT, avec les interpellations des prophètes) et charité/ agapè (NT) ce qui correspond aussi à des différences de contexte, l’AT ayant le souci de l’organisation politique d’un peuple, ce que le NT n’a pas. Le NT qui participe au développement de la catégorie de l’individu se préoccupe d’abord des relations interpersonnelles ; cependant on trouve au cœur du message de Jésus, l’annonce du royaume de Dieu – une figure qui ouvre donc à la dimension du collectif – avec l’élargissement, la subversion même, de la notion de justice à laquelle il appelle ; car la justice du royaume – celle qui est illustrée dans la parabole des ouvriers de la 11ème heure (Mt 20/1-16) – est scandaleuse pour nous.

Mentionnons aussi, dans le NT, l’insistance sur le partage à l’intérieur de la communauté ecclésiale ; avec une forme radicale – la mise en commun des biens évoquée dans les Actes (réalité ou pas, on ne sait pas trop) et une forme plus modérée que la collecte en faveur des chrétiens de Jérusalem illustre bien. Le pauvre n’est pas un anonyme, il est un frère ; ceci dit la réalité reste comme toujours à distance de l’appel : cf. l’algarade que Paul adresse aux Corinthiens ou l’épître de Jacques.

Les repas communautaires au cours desquels est célébrée la Cène sont le premier lieu de ce partage ; d’où le lien étroit entre partage et culte, entre liturgie et diaconie (cf. G.Hammann).

**Les pères de l’Eglise :** des sermons sur la charité, mais aussi des affirmations sur le droit des pauvres, y compris à s’emparer du pain dont ils ont besoin pour nourrir leur famille. Un exemple :

Cyprien de Carthage, au IIIème s. (auteur d’un ouvrage qui s’appelle *La bienfaisance et l’aumône*)  : pas d’appel à la compassion, mais c’est sur vision théologique qu’il fonde son appel à exercer des œuvres de bienfaisance, à pratiquer l’aumône  : c’est parce qu’il est bénéficiaire de la miséricorde de Dieu que le disciple doit exercer à son tour la miséricorde (cf. *Partage avec le pauvre*, p. 19) ; pour lui justice et miséricorde sont deux termes synonymes : il s’agit dans les deux cas d’imiter la sainteté de Dieu. Il s’agit aussi de reconnaître Dieu sous les haillons du pauvre (idem, p. 21) ; « que l’homme qui néglige son compagnon de service, en butte aux épreuves et au besoin, considère du moins le Seigneur en celui qu’il dédaigne » (Cyprien, cité ds *Partage avec le pauvre*, p. 50). Cyprien n’hésite pas à admonester les riches qui ne partagent pas (cf. ds cet ouvrage son « apostrophe à une matrone fortunée » : « telle que tu es, tu ne peux œuvrer dans l’Eglise. Tes yeux sont tellement peints et noirs de rimmel qu’ils t’empêchent de voir le pauvre et le nécessiteux, aveuglée que tu es dans les ténèbres de ta nuit » (*Partage avec le pauvre*, p.39).

**Le moyen âge**, avec la valorisation de la pauvreté acceptée et un système d’assistance qui se construit sur le principe de l’aumône ; c’est une façon très individualiste de concevoir la société qui domine, - et le regard est tourné vers l’au-delà, la question centrale étant pour chacun celle de son salut. Ce que montre cette formule que l’on trouve dans la vie de Saint Eloi : « Dieu aurait pu faire que tout le monde soit riche mais il a voulu qu’il y ait des pauvres pour que les riches puissent faire leur salut » (cité par B. Geremek) ; une formule qu’il faut comprendre dans le cadre d’une société conçue comme immobile, où la situation ne peut être que le résultat de la volonté de Dieu.

Avec l’influence de plus en plus grande de l’argent – y compris dans l’Eglise qui se met à faire payer ses messes -, certains font, en réaction, le choix radical de la pauvreté – un choix qui est aussi une critique de la richesse de l’Eglise ; et c’est Pierre Valdo (1140-1206) et les pauvres de Lyon – qui seront pourchassés parce qu’ils ne se sont pas contentés de prêcher la pauvreté, ils ont en plus prétendu que tous les chrétiens pouvaient prêcher l’Evangile, soit une double critique de l’Eglise et ça faisait vraiment trop ; c’est saint François d’Assise (1182-1226) qui a pu, lui, rester au sein de l’Eglise catholique romaine qu’il critiquait sans doute de façon moins virulente (au risque de se faire un peu récupérer ? Tous ces ordres mendiants sont très vite devenus riches !)

**La Réforme** – qui s’inscrit dans un contexte où les grands bouleversements sociaux font de la pauvreté et de la mendicité des maux endémiques : des populations sans ressources très nombreuses viennent gonfler les villes, et une véritable industrie de la mendicité se développe.

La société toute entière prend alors conscience de la nécessité de repenser et de réorganiser l’assistance, pour qu’une aide puisse être donnée à ceux qui en ont véritablement besoin ; l’apport de la Réforme sera en fait de donner le fondement théologique pour penser cette réforme de l’assistance. La Réforme permet en effet de déconnecter le problème de la pauvreté de celui du salut : la pauvreté n’est plus valorisée théologiquement, elle n’est plus méritoire et l’aide apportée aux pauvres non plus. Pour la Réforme, la pauvreté est un problème humain, placé sous la responsabilité des humains (responsabilité = un mot très important de la Réforme). Il s’agit donc d’organiser rationnellement l’assistance, en aidant ceux qui ne peuvent pas travailler, et en obligeant à travailler ceux qui le peuvent (avec sous jacente la valorisation du travail par la Réforme)

Ce besoin est donc né des bouleversements économiques et sociaux qui atteignent toute l’Europe, et on va trouver des tentatives de réforme de l’assistance dans toutes les villes, qu’elles soient ou non passées à la Réforme.

**19ème siècle** : je mentionne juste 4 éléments de contexte :

- la montée de la démocratie

- la grande misère de toute une catégorie de population dans l’ère industrielle naissante, avec les conditions de travail extrêmement dures de ce capitalisme sauvage (ce n’est que dans la deuxième moitié du siècle et au 20ème que va apparaître une législation pour encadrer le travail)

- l’émergence, dans la deuxième moitié du siècle de la pensée socialiste ;

- la très grande distance que le monde ouvrier - et encore plus sans doute le lumpenproletariat décrit par Marx – prend avec l’Eglise ; et les critiques virulentes adressées au christianisme en particulier par le marxisme

Des éléments qui constituent un aiguillon pour les Eglises – ce qui va se traduire de multiples façons :

- un réel dynamisme en termes de création d’œuvres de bienfaisance pour essayer de remédier un peu à al misère. Dans le monde protestant, cela se manifeste en particulier parmi les personnes marquées par le courant du Réveil, extrêmement dynamique pour essayer de faire face à la misère, pour éduquer, pour soigner, etc. mais qui a si peu pensé les réalités sociales.

- et une réflexion sur la société et l’engagement, réflexions qui intègrent plus ou moins les défis que représentent l’apport des sciences humaines et l’attrait du socialisme sur la classe ouvrière.

C’est à la fin du 19ème (1891 – sous le pontificat de Léon XIII) qu’est rédigée l’encyclique *Rerum novarum* (une formule qui désigne les innovations que connaît la société) qui marque le début de l’expression « doctrine sociale de l’Eglise »

*Rerum novarum*, c’est donc un effort du magistère romain pour penser de manière nouvelle les questions morales, en ne se limitant pas à la dimension interpersonnelle, mais en prenant vraiment en compte la dimension sociale. Elle fait une description très négative de la société et invite les chrétiens à s’engager pour aider à construire un monde meilleur (elle suscitera en particulier les mouvements d’action catholique ou la naissance du syndicalisme chrétien ; en 1904 naissance des Semaines sociales). L’encyclique est très sévère à l’égard du libéralisme, favorisant un « passage de la charité à la justice » (Ch. Pian, p.32). Mais elle est aussi très critique à l’égard « du faux remède que constituerait le socialisme » (idem, p.31) (§ à lire)

Du côté protestant, il faut surtout mentionner les réflexions élaborées par le christianisme social, qui est dans un dialogue plus confiant avec le socialisme naissant. Concrètement création des ‘solidarités’, ‘fraternités’, ces premiers centres sociaux-culturels avec une dimension ecclésiale et théologique, création des premières mutuelles … Théologiquement, une théologie qui fait beaucoup de place à la figure du royaume de Dieu.

**20ème siècle :**

L’encyclique *Rerum novarum* va être complétée par d’autres qui ensemble constituent la doctrine sociale de l’Eglise. Mentionnons :

*Quadragesimo anno*, qui en 1931 (Pie XI) marque le 40ème anniversaire de *Rerum novarum* , qui « élargit le champ de la réflexion initialement focalisée sur la condition ouvrière » pour considérer « l’ordre économique et social dans son ensemble avec, come clé de voute, la perspective de la justice sociale » (Pian, p. 34) – avec toujours un jugement très radical sur le socialisme qui « repose sur une théorie de la société qui lui est propre et qui est inconciliable avec le christianisme authentique » (Q.A. n°130, cité idem, p.34)

*Divini redemptoris* (1937) consacrée au communisme athée jugé « intrinsèquement pervers » (p.35)

*Mater et magistra* (1961- Jean XXIII) qui porte sur « l’évolution contemporaine de la vie sociale à la lumière des principes chrétiens » (cité p. 37) et qui prend en compte la dimension mondiale, avec le sous-développement et les relations Nord-Sud : « la solidarité qui unit tous les hommes en une seule famille impose aux nations qui surabondent en moyens de subsistance le devoir de n’être pas indifférentes à l’égard des pays dont les membres se débattent dans les difficultés de l’indigence, de la misère, de la faim, ne jouissent même pas des droits élémentaires reconnus à al personne humaine » (cité p. 37)

*Pacem in Terris* (1963) qui a pour objet la « paix entre toutes les nations, fondée sur la vérité, la justice, la charité, la liberté » ( p. 38) – reconnaissance des droits de l’homme – nécessité d’une « autorité publique » internationale (l’ONU est mentionnée, et la déclaration des droits de l’homme soutenue)

*Gaudium et spes* (1965): un double renversement

* Un désir d’écoute et de dialogue là où quelques années plus tôt l’Eglise se présentait comme mère et enseignante
* Le monde n’est plus considéré seulement comme le lieu du péché et du mal, mais comme « un lieu déjà touché par la grâce que Dieu ne cesse de proposer à tout homme » (A.Thomasset, Poursuivre l’élan de Diaconia, *Cahiers de l’Atelier* n° 540, janvier mars 2014, p.11). IL s’agit de faire une lecture théologique de notre société pour apprendre à y discerner les signes de la présence ou du dessein de Dieu (p.13).

Une insistance encore sur le développement, un développement ‘intégral’ de l’homme (voir aussi Pian p.39-40)

*Populorum progressio* (1967 Paul VI) : « la question du développement devient la question clé de l’enseignement social de l’Eglise »

Cette encyclique deviendra la référence des papes suivants

*Sollicitudio rei socialis* (1987, Jean-Paul II)

*Caritas in veritate* (2009, Benoît XVI), qui met l’accent encore sur le développement, mais un développement qui doit se jouer sur le plan éthique et théologique d’abord, car on ne peut, pour lui, comprendre la dignité transcendante de l’homme sans être éclairé par la théologie – ce qui ne rend pas très facile la collaboration avec des personnes ayant d’autres références ! Une encyclique qui s’inscrit dans ce mouvement de réaffirmation de l’Eglise catholique, avec en arrière-plan le souci de l’évangélisation.

Par ailleurs il faut signaler, en revenant un peu en arrière dans le siècle, en monde catholique (et dans une moindre mesure en monde protestant), l’émergence de la **théologie de la libération**, avec son inscription dans des engagements politiques et son option préférentielle pour les pauvres, qui repose sur la confiance que les pauvres sont de par leur situation à même de réinterpréter et de vivre de façon plus juste l’Evangile, parce qu’ils connaissent l’oppression.

**21ème siècle** : retour à une théologie diaconale qui s’inscrit dans une ligne caritative davantage que dans une ligne directement politique, mais sans oublier les nécessaires réalités politiques et l’engagement en ce domaine (on est par rapport aux théologies de la libération dans une période de désenchantement par rapport au champ du politique) ; une théologie diaconale qui donne une pleine priorité aux pauvres (qui s’inscrit pourrait-on dire dans la ligne de l’option préférentielle pour les pauvres), lesquels sont considérés comme susceptibles de nous évangéliser ; l’engagement auprès de petits devient un lieu source pour la foi, il faut apprendre à recevoir d’eux

Concrètement cela se traduit par :

* les synodes réformés et luthériens sur la diaconie 2009-2010
* par la grande dynamique lancée en 2010 par l’Eglise catholique, Diaconia 2013 (avec en particulier parmi les fiches théologiques qui ont accompagné la démarche, une fiche qui analyse de façon juste la place de la politique, une politique qui doit partir d’en bas, des petits et non d’en haut)
* avec, tout récemment, la publication de « La joie de l’Evangile », exhortation du nouveau pape François, tout à fait dans la ligne de Diaconia.

***3/ Quelques notions centrales qui sous-tendent théologiquement la pensée aujourd’hui***

Qu’est-ce qui motive à l’engagement ? (des constructions que j’énonce à partir de formulations liées davantage au monde protestant, mais qui sont plus la plupart plus ou moins communes aux deux confessions)

**En termes d’individu et de relation interpersonnelle :**

* L’idée que l’homme est à l’image de Dieu – ce qui peut se décliner de deux façons différentes :

- L’humain est image de Dieu malgré sa vulnérabilité, malgré sa misère, qui peut voiler cette image de Dieu et il faut combattre la misère pour rendre à l’humain sa pleine dignité d’image de Dieu.

- L’humain est image de Dieu à travers sa vulnérabilité même ; une façon de renvoyer à la figure du Christ, livré sur la croix, ou mendiant à Gethsémané le soutien de ses disciples (« ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi ? » cf. Bonhoeffer)

* L’humain est un être de réponse – qui répond à l’amour de Dieu et qui est appelé à répondre de la situation de son frère.

Réponse à l’amour de Dieu qui nous accueille et nous justifie par grâce : un don gratuit, premier, qui appelle pourtant un engagement en réponse

Un engagement qui consiste à avoir le souci des autres, à répondre à leur appel, à répondre d’eux devant Dieu (« qu’as-tu fait de ton frère ? »)

* Avec, sous-jacente, l’idée que celui qui prétend aider n’est pas plus grand que celui qu’il aide. Se reconnaître au bénéfice de l’amour gratuit de Dieu exige de reconnaître que nous avons besoin de Dieu, et besoin des autres qui témoignent pour nous de cet amour. Ce qui place celui qui prétend aider sur le même plan que celui qu’il veut aider, non pas au-dessus mais à côté.
* Ce qui permet de passer d’une « action pour » à un « être avec » ; être avec ceux qui sont en difficulté, sans vouloir faire à leur place, sans les mettre en position d’assisté. Apprendre aussi à recevoir d’eux. Cf. A. Dumas = la vérité de l’homme, c’est son besoin, son honneur, c’est de pouvoir donner.

Il s’agit donc d’apprendre à vivre la fraternité.

**En termes collectifs :**

* Penser en termes de solidarité, d’interdépendance : une interdépendance évidente au niveau économique ou écologique dans un contexte de mondialisation, mais qui a aussi son fondement évangélique : cf. la parabole du corps que Paul développe en 1 Corinthiens : si un membre du corps souffre, tous les membres souffrent avec lui.
* Il est impossible de faire l’économie de la dimension politique : cf. cette affirmation des années 1970 (Cf. Delteil dans le rapport au synode ERF de 1970), « le privé est une catégorie mutilante de la bonne nouvelle ». Il s’agit de prendre en compte le fait que l’évangile est pour tous les hommes, chrétiens ou pas, et pout tout l’homme, dans toutes ses composantes.
* C’est la figure théologique du Royaume de Dieu, utopie et promesse à la fois, qui constitue l’horizon théologique de cet engagement. Un horizon qui pousse à l’engagement, y compris dans sa dimension politique ; les chrétiens sont en effet appelés à poser des signes de ce Royaume, tout en refusant toute absolutisation de la dimension du politique - car le Royaume de Dieu n’est pas une construction humaine.

En guise de conclusion : « travaille comme si tout dépendait de toi, prie comme si tout dépendait de Dieu » (une citation qui viendrait d’Ignace de Loyola)

Isabelle Grellier

Faculté de Théologie protestante de Strasbourg

Quelques éléments de bibliographie :

*Cahiers de l’Atelier* n° 540, janvier mars 2014, « Poursuivre l’élan de Diaconia »

*Cyprien, Augustin, Partage avec le pauvre* (Int. trad. et notes de A.G. Hamman), Paris, Migne, 1998

André Dumas, « Pauvreté et communauté humaine », *Prospective et prophétie*, Paris, Cerf, 1972

Bronislaw Geremek, *La potence ou la pitié,* Paris, Gallimard, 1987

Gottfried Hammann*, L’amour retrouvé*, Paris, Cerf, 1994

Christian Pian, *La pensée sociale de l’Eglise racontée à ceux qui n’en savent rien*, Paris, Editions de l’Atelier, 2013

*Projet*, Hors Série nov. 2012, « Actualité de la doctrine sociale de l’Eglise »